3. Janvier, 1818.

DISSERTATION

Sur les propriétés médicales des feuilles d'olivier dans les fièvres intermittentes et les fièvres adynamiques, et sur l'utilité de l'alcali volatil contre la piqûre de la tarentule en Espagne;

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG,

Le Mardi 3 Janvier 1813, *à trois heures après-midi,*

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE,

PAR

FRANÇOIS FAURE,

DE PÉRIGUEUX (DORDOGNE),

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, CHIRURGIEN-MAJOR DU 84.e RÉGIMENT (CI-DEVANT 103.e).

STRASBOURG,

De l'impr. de LEVRAULT, impr. de la Faculté de Médecine.

1814.

A

MONSIEUR NICOLE,

COLONEL

Du 84.e Régiment d'infanterie de ligne, Chevalier de l'Ordre royal de Saint-Louis, Officier de la Légion d'honneur.

Mon Colonel,

Permettez que je vous offre une esquisse de mes foibles talens ; j'ose espérer que vous l'accueillerez avec bienveillance. Plein de cette confiance, je n'hésite pas de présenter ce témoignage d'estime à un guerrier qui s'est toujours distingué au champ de l'honneur et de la gloire.

FAURE.

A

MONSIEUR TISSOT,

DOCTEUR EN MÉDECINE

ET CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

MON MAITRE, MON AMI:

COMME UNE PREUVE DE MON PARFAIT ATTACHEMENT.

A MONSIEUR FAURE,

MON FRÈRE,

CURÉ DE VERGT, DIGNE PASTEUR.

COMME UNE PREUVE DE MA SOLLICITUDE FRATERNELLE.

FAURE.

Professeurs de la Faculté de médecine de Strasbourg.

MM. FODÉRÉ, Président.

MEUNIER,
BEROT,
CAILLIOT,
COZE,
FLAMANT,
} Examinateurs.

GERBOIN.
LAUTH.
MASUYER.
ROCHARD.
TOURDES.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.

DISSERTATION

Sur les propriétés médicales des feuilles d'olivier dans les fièvres intermittentes et les fièvres adynamiques, et sur l'utilité de l'alcali volatil contre la piqûre de la tarentule en Espagne.

Cette dissertation sera divisée en deux parties : la première, consacrée à l'usage médical des feuilles d'olivier; la seconde, au traitement de la piqûre de la tarentule par l'alcali volatil fluor (ammoniaque liquide). Ces deux parties auroient dû être traitées d'une manière plus scientifique et plus élégante; mais je prie mes Juges de considérer qu'occupé depuis longues années, dans des pays difficiles, de la chirurgie militaire et de la pratique des ambulances, il m'a été souvent impossible de me procurer les livres nécessaires : c'est en faveur de ce motif que je sollicite toute leur indulgence.

PREMIÈRE PARTIE.

Usage médical des feuilles d'olivier dans le traitement des fièvres intermittentes, des fièvres adynamiques, etc.

L'olivier est un arbre que tout le monde connoît de vue ou de réputation; il croît dans le midi de la France, en Espagne, en Italie et généralement dans tous les pays chauds. Cet arbre ne

vient jamais bien haut, ni très-gros; mais il est très-branchu. Pour qu'il soit en plein produit, il lui faut un âge de quarante ans ; alors, vieillissant, le cœur se pourrit, il n'y reste qu'une partie du bois, enveloppée par l'écorce, qui est suffisante pour fournir assez de sève aux branches, qui sont toujours fortes, vigoureuses et très-vertes[1]. La manière de multiplier l'olivier est très-simple : on coupe une branche forte, on la plante en terre comme celle du saule, on l'enveloppe de terre jusqu'à la moitié de sa hauteur; elle est abandonnée à la nature, et ne demande d'autre soin que quelques coups de bêche. A la huitième année, l'arbre commence à produire. Son fruit, dans le principe, est vert foncé; à mesure qu'il approche de sa maturité, il change cette couleur en celle de violet noir[2]. C'est de ce fruit que l'on tire l'huile d'olive qui nous est si utile; la médecine l'emploie contre différentes affections; la pharmacie s'en sert pour la composition de différens onguens et pour quelques médicamens internes : mais l'on n'avoit pas encore pensé, que je sache, à tirer parti des feuilles de cet arbre précieux pour l'usage médical.

Lorsque je me suis déterminé à faire connoître la propriété des feuilles d'olivier contre différentes affections internes, je ne me suis point proposé de parler des différentes espèces, qui sont très-variées; je ne parlerai que de celles du grand olivier d'Espagne

---

1 Les artistes et les mécaniciens pourroient tirer un grand avantage des racines de cet arbre pour le marquetage des meubles qui servent à l'ornement de nos appartemens : elles ne le cèdent en rien au bois d'acajou pour la dureté et le poli. En vieillissant, elles prennent une couleur vert-olive. J'ai vu en Espagne différens ouvrages qui étaient d'un beau fini.

2 Lorsque l'olive est jeune, elle est d'une amertume indicible et âcre : elle n'est corrigée qu'en la passant par l'eau chaude; ensuite on la met dans du vinaigre et de la saumure : au bout de trois semaines elle a perdu tout ce qu'elle avoit d'amer; on la sert sur nos tables comme met. Si on l'employoit en médecine, étant jeune, il est probable qu'elle auroit la même propriété que les feuilles.

(*olivæ maximæ Hispanicæ*), desquelles je me suis servi. Ces feuilles sont d'un très-beau vert en-dessus et vert pâle en-dessous: elles sont moins alongées que celles du saule, mais plus épaisses; leur amertume est très-prononcée; elles la communiquent à tous les liquides. Depuis long-temps je désirois employer ce végétal contre les fièvres intermittentes, parce que leur amertume, que j'avois éprouvée souvent en portant un rameau à la bouche pour me préserver de la soif pendant les marches d'été, ne me laissoient point de doute sur leur vertu fébrifuge.

En 1812, nous occupions de fort mauvais cantonnemens dans les sierras (montagnes) de l'Estramadure ; les maladies se multiplioient parmi les soldats d'une manière très-active. Nous étions privés de tous secours pharmaceutiques; le pays avoit été ravagé par les troupes. M. Th...., sous-lieutenant de grenadiers au 103.e régiment, portoit une fièvre tierce de dix mois que j'avois traitée plusieurs fois. Je lui avois administré le quinquina à forte dose : les accès disparoissoient pour quelques jours; mais ils revenoient avec la même violence. Je lui conseillai de s'abandonner à la nature, et lui prescrivis une infusion de feuilles d'olivier, comme amer, pour tout médicament. Il en fit usage pendant deux mois; sa fièvre disparut pendant ce laps de temps, et ne reparut que trois mois après, à la suite d'une débauche de table. Consulté de nouveau, je lui conseillai le même médicament; nous étions alors dans le mois de Septembre. Le 11, cet officier fut attaqué d'un accès plus violent que les autres; il pressa son domestique de lui faire de la tisane: celui-ci, au lieu de lui faire une infusion, comme à l'ordinaire, lui fit une forte décoction de ces feuilles. Le malade en but, mais il la trouva beaucoup plus amère que de coutume: au quatrième verre de cette boisson, le malade fut purgé d'une manière vive, sans cependant éprouver de colique. Il m'en rendit compte, je crus d'abord que c'étoit l'effet d'une grande disposition a être purgé. Cependant, pour m'assurer si ces feuilles

n'auroient point une vertu purgative, j'ordonnai au malade une nouvelle décoction : au deuxième verre, les selles commencèrent, et au quatrième il fut purgé comme il l'avoit été quatre jours auparavant. Alors il ne me restoit plus de doute sur la vertu purgative des feuilles d'olivier prises en décoction. Nous partîmes de Zalamea la réale le 25 Septembre, pour venir dans la province d'Avila; le malade continua les mêmes moyens en route : sa fièvre disparut, et, depuis ce temps, cet officier a joui d'une bonne santé.

Nous arrivâmes le 20 Novembre dans cette province, et nous eûmes pour cantonnement la petite ville d'Escalonna, qui avant cette guerre étoit très-riche : ruinée comme le reste de la province, il n'y avoit qu'un apothicaire sans ressource. Le 103.e régiment avoit alors soixante malades, attaqués de fièvres gastriques, sans aucune espèce de médicamens. J'étois désespéré de ne pouvoir procurer à ces braves que quelques grains de tartre émétique ; pour boissons, de la tisane d'orge et de feuilles d'olivier. Je ne pouvois les envoyer dans les hôpitaux de Madrid, sans un fort détachement de troupes, qui couroit risque d'être égorgé avec les malades. M. Bonnaire, colonel, commandant le régiment, ne vouloit point exposer ses soldats : il fit de grands sacrifices, pour procurer à ces braves militaires tout ce qu'il put pour les soulager; mais on ne trouvoit point de médicamens à acheter, quoiqu'il les eût payés au poids de l'or, s'il eût été possible de s'en procurer. Je me servis alors de l'infusion de feuilles d'olivier, pour boisson ordinaire ; les malades la prenoient avec plaisir, disant *qu'elle les rafraîchissoit :* ils ne s'en dégoûtèrent jamais. A ceux qui avoient besoin d'être purgés, je faisois prendre une bouteille de cette décoction : ils étoient purgés sans éprouver aucune espèce de douleur. Tous ces malades se rétablirent par cet unique remède.

OBSERVATION.

Le huit Décembre, les sieurs Lefèvre et Moreno, sergens au 103.e régiment, furent conduits à mon ambulance: ils étoient attaqués de la fièvre adynamique. Il y avoit prostration de forces; le pouls étoit petit, foible, concentré; soubresauts dans les tendons; langue sèche, aride, couverte d'un limon brunâtre; yeux enfoncés et larmoyans, pupilles dilatées; facultés intellectuelles suspendues; insomnie et délire continuel; quelquefois les pommettes se coloroient d'une foible nuance, qui se dissipoit au bout de quelques instans. Les déjections alvines étoient involontaires, ainsi que les évacuations des urines. Tel étoit l'état de ces deux sous-officiers, lorsque je les vis pour la première fois: je les mis de suite à l'usage de l'infusion de feuilles d'olivier, et je fis appliquer des vésicatoires aux jambes. Le troisième jour, la langue commença à s'humecter, le pouls se développa un peu, les soubresauts des tendons étoient moindres, et les malades étoient plus tranquilles; les vésicatoires avoient bien donné. Les mêmes boissons furent continuées. L'état des malades s'amélioroit chaque jour. Le septième de leur entrée à l'ambulance, ils furent purgés avec la décoction de ces feuilles, qui eut toujours le même résultat. Ces deux malades ne prirent point d'autres médicamens que ceux tirés de l'olivier. Au vingtième jour de l'invasion de la maladie ils étoient convalescens; leur rétablissement parfait fut prompt et durable.

Six onces de ces feuilles en décoction dans une livre et demie d'eau, réduite aux deux tiers, suffisent pour purger un homme : on en prend un verre toutes les demi-heures. Ce médicament a l'avantage de ne pas laisser autant de mauvais goût que la plupart des autres.

Dans cette province l'hiver est très-rigoureux; les maladies se multiplioient parmi les soldats, parce qu'ils étoient couchés sur le

pavé, n'ayant sous eux qu'un peu de chaume, et pour se couvrir, leurs vêtemens, qui souvent ne valoient rien. Le froid des nuits les saisissoit, la transpiration étoit répercutée; de là les fièvres rémittentes, intermittentes, dyssentériques. Je continuai à me servir des mêmes moyens, comme amers, comme purgatifs et antiputrides; j'eus toujours les mêmes succès.

D'après mes observations sur l'amertume de ce végétal, j'ai cru qu'il seroit possible d'en extraire par l'évaporation une substance solide sous forme d'extrait. Je fis récolter douze livres de ces feuilles, qui furent mises dans une terrine vernissée de la capacité de vingt livres d'eau ; ce vase fut mis sur le feu pour en faire une forte décoction : lorsque la liqueur fut réduite à un tiers, elle fut passée à travers une étamine; cette liqueur étoit trouble et d'une amertume très-prononcée. Je la remis dans un vase plus petit et vernissé : je continuai l'opération. A proportion qu'elle s'évaporoit, elle devenoit plus trouble et plus épaisse. Sur la fin de l'opération j'eus pour résultat un très-bel extrait de couleur vert-noir, d'une saveur amère, franche et agréable; refroidi, il a la consistance d'un mélange gommo-résineux. Le produit de l'opération fut de huit onces deux gros.

Cet extrait, soumis à l'analyse, dans le laboratoire de chimie de cette Faculté de Strasbourg, par M. le docteur SASSIER, chef des travaux chimiques, a fourni, 1.° beaucoup de matière albumineuse; 2.° une assez grande quantité du principe amer que THOMSON place au second ordre (voy. Système de chimie, tom. 8, pag. 147); 3.° un peu d'extractif, et point de tanin ; 4.° un peu de résine pure; 5.° des muriates et des sulfates de chaux, de soude et de fer, en petite quantité. Le défaut de temps nécessaire a empêché de mettre à ce travail toute la précision convenable, et d'assigner la quantité absolue et relative de chaque substance intégrante.

OBSERVATION

Sur l'emploi de l'extrait.

Les sieurs Schmitt, caporal, et Fournier, soldat, audit régiment, avoient, en Décembre 1812, une fièvre tierce hivernale depuis quinze mois. Elle avoit résisté aux autres moyens curatifs. Je les mis à l'usage de cet extrait; ils en prenoient un gros et demi par jour, dissous dans le vin : ils furent purgés par cette substance dans les premiers jours sans éprouver de mal-aise. Ces évacuations cessèrent au troisième jour; le quatrième j'augmentai la dose, qui fut de deux gros. Les accès de froid devinrent plus courts et moins violens; ceux de chaud diminuoient également en suivant la marche des premières. Leur boisson étoit l'infusion de ces feuilles. Après dix jours de ce traitement les accès de froid étoient à peine sensibles; les forces revenoient, et les malades étoient bien. Le même traitement fut continué : le vingtième jour de l'usage de ce médicament la fièvre avoit disparu, et ces deux militaires furent parfaitement guéris.

Ce succès m'encouragea, je l'employai avec le même avantage contre les fièvres quartes et tierces; mais il ne produisit pas le même effet contre deux fièvres adynamiques, dont l'un des malades périt, peut-être pour ne s'être pas rendu assez tôt à l'ambulance.

OBSERVATION.

Fièvres adynamiques.

Les sieurs Pierre Castiglia et Joseph Renaud, tous deux soldats audit régiment, étoient détachés avec leur compagnie dans un village à deux lieues d'Escalonna; ils furent conduits, le 22 Janvier, à l'ambulance du régiment. A leur arrivée ils étoient dans un grand abattement; le pouls étoit petit, déprimé; la langue

rouge, sèche, aride; les facultés intellectuelles troublées : lorsqu'on les interrogeoit, ils répondoient par monosyllabes; leur état étoit comateux et délirant, la soif ardente; ils prenoient tout ce qu'on leur donnoit, mais sans goût : il n'y avoit point eu de selles depuis cinq jours. Les urines étoient rouges et briquetées, la peau sèche et brûlante; elle laissoit une vive impression de chaleur après le toucher : tel étoit l'état de ces deux hommes. Je les mis à l'usage de l'infusion de feuilles d'olivier; j'ordonnai un gros d'extrait de ce végétal dissous dans le vin; les vésicatoires furent appliqués à la nuque et aux deux jambes. Les vésicatoires avoient bien pris sur Renaud; mais ceux de l'autre, à peine avoient-ils fait une légère impression à la peau : le désordre augmenta, le pouls devint plus foible, le délire étoit continuel. Le quatrième jour de son entrée il y eut des sueurs partielles et froides; les selles involontaires; point de rémission dans les accès. Le vomissement survint à la suite de ces accidens; le hoquet se déclara dans la nuit du 26 au 27, jour auquel cet homme succomba. Le quatrième jour, Renaud étoit un peu mieux; la langue s'humectoit; elle se couvrit d'une croûte brunâtre, et les côtés de cet organe commençoient à se nettoyer. Les vésicatoires suppuroient. Le 26, je lui fis prendre une bouteille de décoction de feuilles d'olivier. Il fut purgé par ce moyen; les selles étoient d'une fétidité insoutenable; les urines moins rouges et boueuses. L'extrait fut continué à un gros dans le vin. Le 28, le malade étoit tranquille; le pouls s'étoit relevé, quoique très-foible. J'ordonnai un peu de riz comme aliment, qu'il prit avec plaisir. Le 30, la langue étoit presque nettoyée; il n'y avoit qu'un peu de fièvre le soir. Le jour suivant, il prit une bouteille de cette décoction. Il fut très-bien purgé; ses alimens furent augmentés, ainsi que la dose de l'extrait, qui fut de deux gros. Le 10 Février, ce soldat étoit convalescent, mais très-foible. Je lui fis contiuuer, pendant huit jours, le même traitement, et après un mois de convalescence il étoit parfaitement rétabli.

Réflexions.

J'ai employé cet extrait comme amer, comme anti-putride et tonique : j'en ai toujours eu de bons succès. Si Castiglia fût entré deux jours plus tôt à l'ambulance, peut-être ne seroit-il pas mort; mais son état de foiblesse ne laissoit aucune espérance : les efforts que firent la nature et les secours de l'art, furent infructueux.

Usage de la poudre des feuilles d'olivier.

J'eus occasion d'employer deux fois la poudre des feuilles de ce végétal, sur deux soldats atteints de la fièvre tierce; je la donnai à une demi-once, délayée dans le vin : deux jours après j'augmentai la dose de deux gros; elle fut portée à dix gros, à prendre dans la journée en trois prises. Au huitième accès, les malades ne sentoient que quelques frissons peu sensibles ; le dixième fut le dernier que ces militaires éprouvèrent : leur convalescence fut courte, et leur rétablissement parfait.

Le hasard me procura l'avantage de parler de ce moyen curatif à Don Vicente de Fuente Salida, jeune médecin, qui heurtoit de front les préjugés espagnols : il m'assura que depuis un an il employoit ces feuilles en poudre pour la classe indigente; que généralement toutes les fièvres intermittentes avoient cédé à ce nouveau médicament; mais qu'il n'avoit pas encore osé le proposer aux riches, parce qu'ils se seroient crus perdus s'ils n'eussent pris du quinquina.[1]

L'expérience prouvera, je l'espère, l'avantage de mes observations : les médecins qui pratiquent dans le midi de la France,

---

1 Pour employer la poudre de ces feuilles, il faudroit en faire la récolte au mois de Mai; c'est la saison où ces feuilles abondent le plus en suc : il faudroit les faire sécher à l'ombre, les garder dans un endroit bien aéré et à l'abri de la poussière. Plus avant dans la saison elles perdent de leur couleur verte, et la chaleur leur enlève leur partie extractive. Il est probable que l'écorce des jeunes branches jouit des mêmes propriétés que les feuilles.

pourront en constater l'efficacité, s'ils veulent mettre ce remède en usage. Il est à présumer que toutes les espèces d'olivier jouissent des mêmes propriétés. Cependant, il pourroit se faire qu'il y eût quelque différence à raison du sol qui le produit; car, plus le pays est chaud, plus ces arbres sont développés, pourvu toutefois que le terrain ne soit pas trop aride : c'est pour cette raison que l'on trouve des oliviers forts et vigoureux dans les provinces de l'Andalousie, tandis que dans les deux Castilles et en France, quoique mieux cultivés, ils ne viennent jamais aussi beaux.

Je suis persuadé que l'olivier sauvage (*olivæ silvestres minimæ latiore folio*) auroit plus d'avantages ; car ses feuilles sont infiniment plus amères que celles de l'olivier cultivé : peut-être qu'il fourniroit une plus grande abondance d'extrait, et de meilleure qualité, que celui que j'ai l'honneur de soumettre à cette illustre assemblée, et qui a été tiré des feuilles du grand olivier. L'Espagne abonde en oliviers sauvages.

Je suis fâché que les circonstances m'aient privé des moyens de poursuivre mes observations; d'autres, plus heureux, en les multipliant, ajouteront au désir que j'avois d'utiliser ce végétal, en l'employant au soulagement de l'humanité : je serois assez dédommagé, si la Faculté à laquelle je présente cette foible découverte, vouloit bien l'encourager par son suffrage.

DEUXIÈME PARTIE.

Traitement de la piqûre de la tarentule par l'alcali volatil.

Le tarentulisme est une maladie aussi singulière par les symptômes qu'elle présente, que par la gravité avec laquelle ils se montrent dans certains pays. Il est le produit de la morsure d'une grosse araignée, qui porte le nom de tarentule, de la ville de Tarente, dans la Pouille, au royaume de Naples, où elle s'est fait

connoître par de singuliers effets. On la rencontre dans la plupart des pays chauds, tels que l'Italie, la Corse, l'Espagne, l'Afrique et le midi de la France. D'après les rapports de MM. LAVOISIEN et AMOUREUX, cet insecte ne sort pas l'hiver, et il se tient caché dans des trous de mur. J'ai moi-même fait plusieurs recherches dans l'Estramadoure, province d'Espagne ; jamais je n'ai pu le rencontrer dans cette saison. Cependant j'ai eu occasion de le voir deux fois dans le royaume des Andalousies, pays extrêmement chaud : je vais en donner la description, tel que je l'ai vu.

La première araignée étoit grosse comme une forte olive, le ventre beaucoup plus gros que le corsage, brunâtre sur le dos, très-velue, jaunâtre en-dessous, et tachetée de noir : elle avoit huit pattes, quatre de chaque côté, également tachetées, et à chaque patte quatre articulations ou charnières, terminées par deux petits crochets. Sur le corsage j'observai plusieurs points, les uns au-dessus des autres ; c'étoient les yeux de l'animal. Tous les naturalistes lui en donnent huit, et j'en ai compté autant. Sa bouche étoit armée de deux fortes pinces; leurs pointes étoient tournées en-bas. C'est avec ces armes qu'elle blesse son ennemi, ou qu'elle le tue, en laissant couler dans la plaie une humeur corrosive et venimeuse[1]. La deuxième me fut apportée par un soldat de mon régiment : elle étoit plus grosse que la première; sa couleur différoit aussi. Elle étoit d'un noir clair, avec beaucoup de poils; le dessous étoit d'un jaune obscur avec de petites taches cendrées. Les pattes étoient comme celles de la première ; les yeux étoient plus développés, les pinces de la bouche comme celles de l'autre. Je fis voir cette tarentule à quelques Espagnols; ils en eurent

---

1 Je crois à l'existence de cette humeur, parce qu'ayant fait mordre un morceau de viande à une de ces araignées, j'ai observé qu'elle y avoit déposé un suc de couleur jaune-brun.

horreur. Je leur demandai le sujet de leur crainte et le nom de l'insecte. Ils me répondirent qu'on l'appeloit *tarentula*, et que sa piqûre étoit mortelle, si l'on n'employoit de suite la musique pour en charmer le venin. Plusieurs auteurs ont parlé de cette maladie, et l'ont regardée comme une des plus graves, tels que MM. Fabricius, Lavoisien, et le Dictionnaire raisonné de médecine, par une société : d'autres auteurs, au contraire, l'ont regardée comme peu dangereuse, tels que M. le comte de Broc, seigneur polonois, qui, au rapport de M. Amoureux, trouva pour une modique somme un paysan qui se laissa piquer au doigt ; il ne survint qu'un léger gonflement à la partie. M. Claritio, médecin de Naples, se soumit à une épreuve publique, et dit n'avoir éprouvé aucun accident. Mais rien ne me prouve, dans ces deux expériences, que la morsure de l'araignée tarentule ne soit pas venimeuse; car les accidens que j'ai vus suivre sa piqûre, sont une preuve que son venin est très-actif et très-dangereux. Au surplus, le développement des accidens peut dépendre de la présence ou de l'absence de plusieurs causes physiques, telles que la disposition des sujets, l'état de leurs humeurs, la saison et la contrée où se sont faites ces épreuves, enfin de l'espèce de l'insecte. Les auteurs conviennent que sa piqûre n'est pas dangereuse en hiver : cependant il y a des pays où cette saison est très-chaude, tels que l'Afrique et sous la zone torride; il est probable qu'une personne qui seroit piquée dans ces contrées, éprouveroit les mêmes accidens qu'une autre qui seroit blessée dans les mois de Juin et Juillet en Espagne.

Si la blessure de la tarentule n'est pas toujours mortelle, je suis convaincu qu'elle est infiniment dangereuse par les symptômes qu'elle développe, ainsi que je vais le prouver par trois observations que j'ai eu occasion de faire. Une chose singulière, c'est de rencontrer des personnes assez osées pour faire d'une maladie grave une mauvaise farce de carrefour. De là sont venues toutes

ces fables ridicules des Italiens et des Espagnols, qui affirment que cette maladie ne peut être guérie que par la musique. L'on peut argumenter long-temps avec eux; on ne les guérira jamais de leur superstition. Ils laisseroient périr un homme victime de leur entêtement, plutôt que de lui offrir tout autre secours; aussi trouve-t-on dans presque toutes les riches maisons et dans les couvens, plusieurs morceaux de musique, intitulés *musica della tarentula*. Mais elle n'est pas bruyante, comme les auteurs prétendent qu'elle doit être : celle des Espagnols est monotone et notée pour la guitare.

Le traitement de cette maladie a été varié de plusieurs manières : beaucoup d'auteurs ont conseillé les alexipharmaques, les cordiaux, la vieille thériaque, les sudorifiques, les sels volatils de corne de cerf, de vipère, de succin et d'urine, tous propres à neutraliser le venin. Tous ces médicamens ont échoué jusqu'à présent. Je suis cependant persuadé que, si les doses en eussent été portées plus loin, ils eussent produit de bons effets, comme l'alcali volatil me l'a démontré dans quelques occasions, et l'on ne se fût pas servi d'un moyen de guérison aussi ridicule que celui de la musique. Je ne crois point à ces prétendues cures, qui peut-être n'ont jamais existé; car, dans les cas où l'on peut supposer qu'elle a réussi, ce n'a pu être que par les sueurs suscitées par des danses violentes, et tout autre moyen ou tout autre exercice violent auroit eu le même succès. Mais comment des malades foibles, souffrans, tremblans et délirans, pourroient-ils trouver quelque charme dans la musique? C'est ce que je ne puis comprendre, à moins que ces prétendus tarentulés n'aient été payés par quelques adroits charlatans.

Jusqu'aujourd'hui je n'ai vu aucun auteur qui ait conseillé l'application du feu pour la cure de cette maladie; je ne doute point qu'il ne détruisît ce venin, comme celui du scorpion : je l'ai mis en usage deux fois sur deux soldats de mon régiment; ils

n'éprouvèrent d'autre accident que celui de l'ustion, tandis que d'autres, qui négligèrent ces piqûres, éprouvèrent un gonflement considérable à la partie, la fièvre, le délire. L'ammoniaque liquide, pris intérieurement et à fortes doses, dissipa bientôt tous ces symptômes. Le médecin attentif distinguera facilement la nature de cette maladie par la piqûre de l'insecte, qui est toujours noire, formant une petite escarre et un cercle rouge autour de l'endroit piqué.

Observations sur le tarentulisme guéri par l'alcali volatil.

1.re OBSERVATION.

La cinquième division du 5.e corps occupoit l'Estramadure ; mon régiment étoit dans la petite ville de Zafra : le peuple avoit fui, et emporté son mobilier; le soldat étoit couché sur le pavé dans de vieilles masures. Dans la nuit du 15 au 16 Juin, je fus demandé à une heure du matin, pour donner des soins au nommé Louis Lenain, soldat, qui venoit d'être réveillé par une forte douleur qu'il éprouvoit au-dessus du sein gauche : il y avoit porté machinalement la main, et avoit écrasé l'animal qui avoit occasioné cette douleur. A mon arrivée, je fis lever le malade pour l'examiner; à peine put-il se tenir debout : tremblement général, douleurs violentes ; l'endroit piqué étoit dur, tendu et de couleur incarnat, avec un cercle qui le cernoit; le point blessé étoit grand, comme la tête d'une grosse épingle, et noir. Le malade se plaignoit beaucoup ; la respiration étoit courte, laborieuse ; le pouls peu concentré ; enfin, cet homme étoit d'une foiblesse inquiétante et dans le délire. Je fis faire des recherches dans un peu de chaume qu'il avoit sous lui, pour découvrir l'insecte; car je croyois que c'étoit un scorpion qui l'avoit piqué. Je ne découvris rien. J'ordonnai un liniment volatil, deux onces d'huile d'olive et trois gros d'alcali volatil ; une potion calmante avec quatre

onces d'infusion de tilleul, deux onces d'eau de fleurs d'oranger, un demi-gros de laudanum liquide, vingt-quatre gouttes de liqueur minérale d'Hoffmann, demi-once de sirop de diacode, à prendre par cuillerée tous les demi-quarts d'heure. Le lendemain, à ma visite du matin, les accidens avoient augmenté. Je fis prier M. RAPATEL, chirurgien principal de l'armée du midi, de voir cet homme; il y vint, et fut étonné de la gravité des symptômes: il ordonna un bain; mais il étoit difficile d'en faire préparer, n'ayant point d'ustensiles. Je fis prendre un grand vase de terre, dans lequel les Espagnols conservent leurs vins; en faisant déshabiller le malade, je trouvai dans sa chemise le cadavre mutilé d'une grosse araignée, ce qui m'indiqua le genre de la maladie. Le bain parut calmer un peu les accidens; à sa sortie le malade prit une potion d'infusion de feuilles de tilleul avec vingt-cinq gouttes d'alcali volatil: ce remède calma le malade; cependant il pleuroit et souffroit toujours. La soif étoit ardente, la bouche sèche. Une heure après, je lui donnai un autre verre de la même infusion, avec trente-six gouttes: les douleurs devinrent moins vives, la respiration plus facile, le pouls se développa. Deux heures après je lui fis prendre un troisième verre; alors les sueurs commencèrent à couler et continuèrent toute la journée. A huit heures du soir, le malade souffroit peu; je lui fis prendre un quatrième verre. A ma visite du 17, le gonflement avoit beaucoup diminué; le liniment avoit toujours été appliqué sur la partie piquée: les mêmes boissons furent continuées. Le soir les douleurs étoient presque dissipées, ainsi que le tremblement; les sueurs couloient toujours. Le 18, je diminuai la dose de l'alcali; le soir je trouvai le malade agité: craignant qu'il ne se développât de nouveaux accidens, j'augmentai la dose, qui fut continuée. Le 20, la résolution commença à se faire: du point piqué partoient des raies d'un rouge clair, allant en divergeant à la circonférence du cercle. Les mêmes boissons furent continuées toute la journée du 21: alors

le malade n'éprouvoit plus de douleur; tous les accidens s'étoient dissipés, la petite escarre de la piqûre s'étoit détachée, et cet homme fut parfaitement guéri. Cette maladie avoit donné l'éveil aux soldats du régiment; ils étoient plus soigneux, et donnoient la chasse aux araignées et aux scorpions.

2.e OBSERVATION.

Le nommé Jean Fourneau, perruquier au 1.er bataillon du 103.e régiment, fut piqué au bras droit, dans la nuit du 8 au 9 Juillet 1811, par une tarentule: à la douleur qu'il éprouva, il se leva, prit de la lumière pour chercher la cause. Il vit une grosse araignée qui se sauvoit le long du mur de la chambre où il étoit : un de ses camarades la poursuivit, la fit tomber, la prit et la mit dans un vase pour me la conserver. Le malade passa toute la nuit dans les douleurs les plus cuisantes. Il fallut partir le matin à trois heures de Benalcazar ; le malade étoit très-foible et dans l'impossibilité de marcher. M. le commandant lui fit donner une voiture pour le transporter à Fuente-Avecuna, où je me trouvois avec l'état-major du régiment. A son arrivée, je fus prévenu ; je me rendis auprès du malade, et le trouvai dans l'état suivant : l'avant-bras et le bras étoient très-gonflés, ainsi que les glandes axillaires ; cette extrémité étoit de couleur violette, l'endroit de la piqûre noir ; le pouls petit, concentré; la respiration courte, laborieuse; les douleurs intolérables, les larmes involontaires, les urines rouges, la verge irritée et tendue ; le tremblement étoit général; lorsque l'on interrogeoit le malade, il répondoit par des plaintes, et le délire commençoit à se déclarer : telle étoit la situation de ce malheureux. J'ordonnai de suite un liniment volatil; je fis faire de légères frictions sur toute l'extrémité, qui fut couverte de ce topique; je fis prendre un verre d'infusion de fleurs de tilleul avec trente-six gouttes d'ammoniaque liquide : une demi-heure après le malade étoit plus tranquille. Une heure après

il prit une seconde potion. La tension restoit toujours dans le même état. A trois heures je fis répéter la dose; à six heures du soir il prit un quatrième verre : dès ce moment le tremblement diminua un peu, et les sueurs commencèrent à couler abondamment; toute la nuit il fut dans le même état. A ma visite du 10, l'intensité des douleurs étoit moindre, et la verge étoit dans l'état naturel. Je continuai les mêmes moyens toute la journée; les sueurs furent abondantes : le soir, le tremblement avoit disparu et les douleurs avoient beaucoup diminué; les urines étoient moins foncées. A ma visite du 11, il y avoit une grande diminution de gonflement dans toute l'extrémité; les mêmes médicamens furent continués. Le 12, le malade ne souffroit plus, et il se leva; il prit un peu de nourriture. Les doses des médicamens furent réduites à deux. Le 13, il n'y avoit plus d'engorgement, excepté aux environs de la piqûre, où l'on distinguoit un cercle rouge. Dans la journée du 14, le malade se plaignit de souffrir à la partie blessée; le soir il y avoit du gonflement et le tremblement commençoit à reparoître : j'insistai sur l'alcali volatil à la même dose, pris quatre fois par jour. Le 16, la petite escarre se détacha, la rougeur du cercle se dissipa, en laissant apercevoir des raies divergentes. Le 18, ce soldat étoit sans souffrance, et le 20 il reprit ses fonctions, n'éprouvant d'autres accidens que ceux de la foiblesse où l'avoient réduit les sueurs de cette maladie.

L'insecte qui avoit causé ces accidens me fut remis : c'est le second que j'ai décrit dans cet aperçu. Je fis voir ce malade à Don Louis Perez, médecin de l'endroit. Il reconnut la maladie, me dit que c'étoit le tarentisme : il blâma ma pratique; il eût désiré que j'employasse la musique, qui est ordonnée, me dit-il, par les plus grands maîtres, comme un moyen infaillible. Je lui fis observer qu'il étoit quelquefois permis d'innover : il me répondit qu'oui, mais non pas dans des cas aussi graves. J'ajoutai que je regardois la musique comme un charlatanisme, et il me quitta sans répondre.

3.ᵉ OBSERVATION.

Dans le mois d'Août 1812, le régiment occupoit la petite ville de Villafranca, en Estramadure. Dans la nuit du 20 au 21, le sieur Jean Müller, soldat, fut piqué par une tarentule à la tempe gauche, à quatre lignes du grand angle de l'œil. Les symptômes qui suivent ordinairement cette maladie, ne tardèrent pas à se manifester. Il y avoit délire, stupeur, mouvemens convulsifs des muscles de la face; tremblement, larmoyement involontaire; pouls petit et concentré; respiration laborieuse : le malade se plaignoit beaucoup, et rapportoit ses plus grandes souffrances à la poitrine. Tous ces accidens faisoient présager les suites les plus fâcheuses : lorsque je vis le malade, le 21 au matin, j'observai un gonflement énorme à la tête; les symptômes alloient toujours croissant. Je fis prendre au malade un verre d'infusion de feuilles d'oranger avec trente-six gouttes d'alcali volatil; la figure fut couverte de compresses imbibées du liniment volatil. A deux heures après midi la potion fut renouvelée; le soir les douleurs avoient diminué. Il prit, dans la nuit, deux verres de la même boisson. Le 22, les accidens avoient diminué d'intensité : les mêmes potions furent continuées; alors les sueurs commencèrent à couler, et tous les symptômes se modifièrent, ce qui devoit faire espérer une prompte guérison.

L'armée fit tout-à-coup un mouvement rétrograde par l'approche de l'ennemi. Le malade, qui ne souffroit plus, se crut guéri, perdit de vue le régiment, suivit les équipages, qui furent dirigés sur un autre point. Il faisoit une chaleur intolérable. Par une négligence naturelle au soldat, celui-ci ne se présenta point aux officiers de santé des divisions : plusieurs jours d'une marche forcée, les privations de toutes espèces, lui ôtèrent tous secours; tous ces accidens étoient plus que suffisans pour développer de nouveaux symptômes, aussi graves que les premiers.

En arrivant au régiment, le 26, l'œil gauche étoit dans un état affreux ; une multitude de vers, logés dans l'orbite, lui avoient presque entièrement détruit cet organe. Deux grandes escarres gangréneuses couvroient l'œil et les parties environnantes. Il vint de nouveau implorer mes secours, mais un peu tard. Je fis faire une forte décoction de quinquina, à laquelle étoit ajoutée une once de sel ammoniac. La partie fut lavée, et l'on appliqua des compresses imbibées du véhicule : mais les vers ne périssoient pas ; ils se retiroient au fond de l'orbite, et causoient au malade des douleurs affreuses, qui le jetoient dans le délire. Le temps étoit précieux ; il falloit délivrer ce militaire de pareils hôtes. Je lui fis pancher la tête en arrière ; je versai à peu près un gros d'alcali volatil dans cet organe. Dès ce moment tous les vers furent asphyxiés et tombèrent ; les douleurs cessèrent : la partie fut de nouveau couverte de compresses imbibées de quinquina ammoniacé. Le 3 Septembre, les escarres étoient détachées, et la plaie rentra dans l'ordre des plaies simples. Les boissons d'infusion de feuilles d'oranger, avec l'ammoniaque liquide, furent employées dans tout le cours de cette maladie. Le 8 Septembre, tous les accidens avoient disparu, et ce malade fut mis au régime des autres. La plaie continua de suppurer encore quelques jours, et fut pansée simplement. Enfin, j'obtins une guérison parfaite, qui, néanmoins, a coûté un œil à ce militaire.

Ces observations prouvent d'une manière évidente, que l'alcali volatil est l'antidote du venin de la tarentule, quand il est administré promptement et à fortes doses ; car si l'on ne l'avoit donné qu'aux doses prescrites, la maladie auroit augmenté, et peut-être enlevé les blessés. Tous les auteurs conviennent qu'on ne peut la guérir qu'à l'aide des sueurs : nécessairement elles entraînent une grande partie du venin ; mais je suis persuadé que l'ammoniaque liquide guériroit cette maladie sans le secours de cette évacuation. Peut-être me fera-t-on le reproche de l'avoir donné intérieurement

à des doses aussi fortes ; mais depuis long-temps je m'en étois servi pour combattre les acidités de l'estomac. Je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. D'ailleurs, j'avois entendu le célèbre Dessault, dans ses leçons, le conseiller jusqu'à soixante gouttes par prise, pour apaiser les douleurs cruelles du *tic* douloureux.

Un autre reproche qu'on peut me faire, c'est d'en avoir versé une si grande quantité dans un organe aussi sensible que l'œil; mais je ne devois rien redouter de l'action de ce médicament, puisque cet organe étoit déjà détruit. Son action auroit, à la vérité, pu développer des accidens d'un autre genre, en irritant encore plus le nerf optique; mais elle fut modifiée par la présence des vers et par les parties gangrénées : ce qui m'en donna des preuves certaines, c'est que toutes les douleurs furent calmées comme par enchantement, et je crois qu'il activa la chute des escarres.

M. Lavoisien dit, dans son dictionnaire, que les malades qui ont été piqués de la tarentule, sont sujets aux rechutes, un an, cinq ans, dix ans, vingt ans après, s'ils n'emploient pas tous les ans le charme de la musique pour prévenir la maladie, ou la dissiper si elle a lieu. Je ne crois pas que les personnes qu'on dit avoir rechuté, eussent éprouvé de nouveaux accidens, s'ils ne se fussent pas exposés une autre fois au venin de l'insecte; mais il est possible qu'on ait rencontré des individus qui se seront fait piquer par tout autre insecte, et qui auront ensuite simulé le tarentisme pour exciter la compassion : il est possible aussi que quelques cerveaux foibles, frappés du merveilleux et de la violence des symptômes de cette cruelle maladie, se soient imaginé avoir été blessés par cet insecte, et qu'ils aient recouru à la musique et à la danse pour se délivrer d'une maladie qu'ils n'avoient pas. Si jamais la musique a fait quelques miracles, elle ne peut en avoir opéré de tels que sur des personnes absolument mélancoliques, et qui n'étoient malades que d'imagination. Je suppose dans ce moment une personne naturellement gaie, et sans

préjugés, attaquée de cette maladie : je doute que la musique produisît quelque effet sur elle dans cet état; car, pour peu qu'elle réfléchisse, elle sera plus occupée de sa maladie que des charmes de la musique. Ainsi donc, je ne crois pas davantage à ces prétendues rechutes des tarentulés, qui, physiquement parlant, ne peuvent avoir lieu, qu'aux effets miraculeux des sons d'un instrument pour charmer le venin de la tarentule.

Les trois individus qui font le sujet de mes observations, n'ont jamais eu aucun accident consécutif: je les ai eus pendant deux ans sous les yeux; ils n'ont point fait usage de la musique, et sont parfaitement guéris.

L'alcali volatil n'est pas seulement l'antidote du tarentisme; il est celui de la morsure de la vipère, de la piqûre du scorpion et du frelon, qui souvent développent des accidens fâcheux.

Dans le cours de mes observations sur le tarentulisme, je n'ai point reconnu les symptômes que quelques auteurs rapportent à cette maladie, tels que l'horreur des couleurs bleue et noire, le désir des couleurs rouge, blanche et verte, et le plaisir que les tarentiques éprouvent en jouant avec des feuilles de vignes. Tous ces prétendus symptômes ont été observés sans doute sur des personnes d'une imagination foible, ou sur d'adroits charlatans qui simuloient cette maladie.

Dans la supposition qu'une personne seroit piquée de la tarentule, et qu'elle se trouvât éloignée des villes et des bourgs, il seroit prudent d'appliquer de suite le cautère, pour détruire le venin, en attendant qu'on pût se procurer de l'alcali volatil, qui en est le vrai spécifique, dans le cas où, tout le venin n'ayant pas été détruit, il se manifesteroit encore quelque symptôme.

Je termine ma Dissertation par une observation qui m'a été communiquée par M. Soulerat, mon collègue, qui prouve que les faits que j'avance sur le venin de la tarentule ne sont que trop vrais; car l'individu qui fait l'objet de cette observation, en

fut la victime pour avoir subi un traitement trop inférieur à la grandeur du mal.

« Pendant le mois de Juillet de 1807, on vint me chercher « pour voir un enfant de troupe, âgé de dix à onze ans, du 6.e « bataillon (*bis*) du train d'artillerie, qui se trouvoit logé dans « une des casernes de Naples. Je lui trouvai la tête extrêmement « enflée, avec un point noir sur la joue droite, ainsi qu'une « aréole rosacée de la grandeur d'une pièce de douze sous : je « voulus questionner le petit garçon ; il ne put me répondre, à « cause du grand engorgement qui l'empêchoit d'articuler une seule « parole. Sa mère me dit que la veille, étant endormi au milieu « de la cour de la caserne, une espèce d'araignée l'avoit piqué, « et que, depuis, il ne cessoit de se plaindre et d'avoir quelques « convulsions : d'où je conclus que cette escarre provenoit de la « piqûre de la tarentule. Je lui fis appliquer sur la piqûre un plu- « masseau chargé de thériaque et un cataplasme résolutif sur « toute la tête, et lui prescrivis une potion confortante, que je « recommandai à la mère de lui faire prendre par cuillerées, et « de le conduire à l'hôpital militaire, où il mourut vingt-quatre « heures après.

« L'escarre s'étoit extrêmement agrandie, et avoit presque « détruit le muscle buccinateur et une partie du masséter. »

FIN.